

The promotion of Dutch and Flemish authors in this fashion has both its advantages and disadvantages. On the one hand, *Writing in Holland and Flanders* did introduce authors to the English-speaking world, both by facilitating a first acquaintance and by functioning as a handy reference source for further exploration, a type of mini-bibliography/biography for primary literature. On the other hand, the brevity of both the biographical introduction and the translated excerpts necessarily gave short shrift to the one ingredient that was and is vital to the promotion of Dutch literature in translation, namely cultural context. Of course, a more detailed discussion of this fell outside of the parameters of this publication; nevertheless, one must ask how accessible the peculiar Dutch or Flemish formulation of universal themes can be to the non-Dutch reader without further explanation. Two examples of such culturally typical formulations would be the theme of religion and society in many of Maarten 't Hart's works, and that of the family and society in Hannes Meinkema's *And then there'll be coffee*. The former requires some understanding of the peculiar manifestations of Calvinism in the Netherlands, the latter a definite appreciation for the role that food in general and coffee in particular play in warding off or masking the evil spirit of existential despair in Dutch society.

Such discussions are, of course, more appropriate to academic journals than promotional literature, and it could be maintained that *Writing in Holland and Flanders* fulfilled its function as a promotion tool for Netherlandic literature in both academic and publishing circles quite adequately. One could quarrel with some details of the actual translations, or point out that citing all titles in English, whether or not the work had actually been translated, was potentially confusing to the reader. These, however, are minor criticisms not intended to detract from the enterprise as a whole. Particularly useful for those wishing to recommend titles to non-Dutch readers were the bibliographies of works in translation periodically published in some of the issues (eg. Vol. 23 [October 1967]). It is a pity that this publication has been suspended, particularly as nothing has appeared to take its place to keep the world informed about recent developments; it is to be hoped that this is not indicative of a lack of English-speaker interest in Dutch literature generally.

Hugo Claus: *Le Chagrin des Belges*. Traduit par Alain van Crugten, Paris, Julliard, 1985.

Adrian van den Hoven  
Université de Windsor

Les habitants de pays unilingues tels que les Hollandais, les Français et les Américains ne cessent d'être surpris et fascinés par les difficultés et la complexité de pays bilingues ou multilingues tels que le Canada ou la Belgique. Les querelles, les conflits et le manque de compréhension qui caractérisent la vie publique de ces pays choquent ces observateurs pour qui ces problèmes semblent désespérés, ridicules et faciles à résoudre.

Le roman de Hugo Claus *Le Chagrin des Belges* est un excellent exemple du fait qu'il faut avoir intimement vécu tous ces problèmes avant qu'on puisse en parler avec autorité. Ce roman est à la fois une chronique des années trente et quarante en Flandre, un Bildungsroman des plus classiques, et un document précieux pour mieux saisir la mentalité flamande.

A l'instar de *L'Etranger* de Camus, ce roman est divisé en deux parties. La première partie, qui traite de la période de l'avant-guerre, est intitulée "Le Chagrin"; chaque section a un titre. Par contre, la deuxième partie, qui traite de la guerre et de l'après-guerre et qui est intitulée "Des Belges", ressemble plutôt à un roman-fleuve, car elle n'est pas divisée en sections ayant des titres. En fait, tout le roman est composé d'épisodes d'une ou de plusieurs pages et, surtout dans la deuxième partie, ceux-ci sont parsemés de passages lyriques.

*Le Chagrin des Belges* possède plusieurs thèmes mais ceux-ci ne sont pas simplement éparpillés dans le texte. A travers les épisodes et les passages lyriques, et grâce au point de vue personnel ainsi qu'au ton neutre mais tolérant du narrateur, une vision cohérente de son époque et de son pays se forme. En d'autres mots, ce texte illustre parfaitement l'assertion sartrienne qu'"une technique romanesque renvoie toujours à la métaphysique du romancier".<sup>1</sup>

Hugo Claus a une conception organique et intégrée de la nature de l'homme et de la société. Bien que le roman traite officiellement de l'époque 1939-1947, le temps chronologique n'y joue pas vraiment de rôle: le véritable lieu de l'action est la conscience du narrateur qui, comme une éponge gigantesque, absorbe tout. Son imaginaire est tel que tout y est associé et relié. Son écriture est l'expression verbale de tout ce qu'il a vu, entendu, et imaginé; elle est l'image confuse de sa vie. Comme Vlieghe, l'ami du personnage principal Louis Seynaeve, le lui explique au sujet du cinéma:

N'avait-il donc pas remarqué que, comme chaque

année, des fragments de différents films avaient été collés ensemble arbitrairement? Louis n'avait jamais pu comprendre pourquoi. Probablement que les Soeurs et les élèves étaient déjà bien contents de voir quelque chose qui bougeait dans une lumière tachetée en noir et blanc (et cette fois-ci, ô surprise, en couleurs). Peut-être qu'un tout cohérent, comme à la séance normale du dimanche soir au ciné "Diana" avec des titres, de la musique, et un début, des péripéties et une dénouement—peut-être aurait-ce pu avoir des conséquences périlleuses pour les élèves, qui *devraient* grandir dans la confusion et rester prisonniers de mystères, de fragments, d'énigmatiques et péniblement inintelligibles petits éclairs de miroir. (p. 67)

L'apparent désordre du texte reflète donc fidèlement la situation dans laquelle se trouve notre protagoniste.

Les thèmes que Louis Seynaeve aborde dans ce roman ne choqueront personne qui connaît la Belgique: le jansénisme, le puritanisme, le nationalisme sinon le fascisme, la haine de tout ce qui est français—avec, comme contrepartie, une fascination avec la chair et la bonne chère ainsi qu'avec la langue néerlandaise et les jeux de mots.

Le héros précoce de ce roman est si complètement intégré à cette société, il en a si totalement absorbé la culture, qu'il ne la critique que rarement. Sans qu'on en comprenne jamais exactement les raisons, il se joint au mouvement de jeunesse hitlérien et il partage toutes les opinions pro-nazies de ses proches. Non seulement il reste fidèle à lui-même, il nous peint un tableau aussi fidèle que possible de la société flamande et de ses tendances hypernationalistes et fascistes. Le seul débat porte sur l'avenir de la Flandre: faut-il en faire un état indépendant où sera-t-elle intégrée à un état pangermanique?

Les origines des mouvements fascistes flamands sont sans doute multiples, mais il est assez facile d'en discerner les causes principales. Depuis 1830, date de l'indépendance belge, jusqu'à date récente, la Belgique fut dominée par les francophones, surtout par l'élite bruxelloise, à laquelle certains Flamands, les soi-disants "fransquillons", se sont intégrés. La société flamande était une société agraire et catholique et méprisée des francophones, surtout parce que la Wallonie était, avec l'Angleterre, parmi les premières régions en Europe à s'industrialiser au XIX<sup>e</sup> siècle. Par conséquent, les Flamands se sont trouvés coincés entre des francophones socialistes et libéraux et des Hollandais protestants, et ils ne partageaient les valeurs ni de l'un ni de l'autre groupe. Le fascisme flamand est une

réponse à leur encerclement géographique et idéologique. Leur ressentiment face à l'arrogance de la classe dominante s'exprime par le rêve d'un ordre de fer imposé à tout le monde. Leur purisme linguistique, nécessité par l'impérialisme culturel français, fait des Flamands des néerlandophones incertains d'eux-mêmes qui parlent une langue à la fois hypertraditionnelle et plein de gallicismes et de calques. Leur foi catholique et janséniste crée un gouffre entre eux et les Hollandais qui, aussi sûrs d'eux-mêmes que les francophones, ne les apprécient pas non plus.

Ajoutons à cela que, pendant son histoire, la Flandre a été envahie et dominée par toutes les grandes puissances européennes: l'Espagne, l'Autriche, la Flandre, la Hollande, l'Allemagne, et que la Flandre est devenue le champ de bataille de l'Europe occidentale. Par conséquent, les Flamands se sentent méprisés, menacés et isolés; ils croient qu'ils n'ont que de faux amis et de faux alliés par qui ils sont abusés et exploités.

Pour cette raison, Louis Seynaeve se croit constamment trahi et il devient menteur et traître lui-même. Il se croit spectateur d'une kermesse flamande où tout est faux et où la vérité reste masquée.

Mais il ne faut pas croire que Louis Seynaeve soit plein de ressentiment. Il décrit cet univers avec une équanimité, une objectivité, et un calme qui devraient choquer tout lecteur anti-fasciste imbu de propagande anti-nazie. Mais par ce fait, *Le Chagrin des Belges* est aussi un document précieux. Ce monde plein de collaborateurs, de flamingants, et de faibles humains est décrit avec une telle sympathie qu'on finit par mieux comprendre leurs mobiles. Le père de Louis, Gustave Seynaeve, puriste flamand, sympathise avec les Allemands et soutient leur cause parce qu'il croit défendre ainsi les intérêts de la Flandre. L'ironie du sort veut qu'il soit cocufié par le chef allemand de sa femme. Il réussit à le dénoncer et à le faire transférer à l'est, mais il perd ainsi l'affection de sa femme. Si toute la famille Seynaeve-Bossuyt veut exploiter la situation et tenter de profiter de la guerre, on ne peut dire qu'ils réussissent vraiment. L'oncle Florent meurt en Angleterre, sa tante Bérénice perd son mari qui est juif, la tante Violet perd son emploi après la guerre, et les collaborateurs se tuent ou sont tués.

Tout ce qui leur arrive—bombardements, séductions, accidents, morts violentes—est décrit d'une façon si normale que le lecteur finit par accepter cet état de choses comme étant le sort normal de tous les Flamands. Il va sans dire que seule la magie verbale de Hugo Claus justifie cette pseudo-normalité, mais sous-jacente à cette surface il y a quand même des vérités qui doivent être soulignées. En premier lieu, il s'agit

de l'importance accordée à la famille. Chacun des membres du clan Seynaeve-Bossuyt a droit à une vignette dans le texte, et pour cause. La famille reste le noeud de la société flamande, même aujourd'hui, à la différence du Canada anglais et des Etats-Unis, sociétés à base d'immigration, où l'individu est prisé davantage.

Le roman est un pot-pourri linguistique. Le dialecte officiel y est mélangé avec tous les parlers locaux et régionaux et on ne peut négliger non plus la contribution de la Bible, de la littérature néerlandaise, du français, de l'allemand, et de l'anglais. Après tout, la Flandre est le carrefour des peuples occidentaux, et même le Flamand le plus puriste n'échappe pas à ce brassage des langues. Il ne surprendra personne que les Flamands, victimes historiques de l'agressivité de leurs voisins plus puissants, se sentent irrités par cette invasion linguistique. (Je me rappelle telle attaque véhémement du linguiste flamand J. Wilmots contre l'attitude laxiste des Hollandais vis-à-vis les emprunts lexiques). Mais c'est grâce à ce mélange que le flamand est un dialecte riche, varié, et exotique qui a donné une identité spécifique et distincte aux Flamands à l'intérieur de la communauté néerlandaise. Leur dialecte est à la fois plus classique que le hollandais, qui est un développement récent, et aussi plus novateur grâce aux emprunts du français. On peut donc dire que pour ces raisons on doit les considérer comme des partenaires à titre égal. Mais le Flamand, y inclus Louis Seynaeve, reste un homme angoissé.

Le tome que Hugo Claus a pondu compte 774 pages, mais sera-t-il suffisant pour faire taire les critiques fransquillons et libéraux? La sérénité de cet auteur n'est donc qu'apparente, car la Flandre ne tient pas vraiment ferme à ces principes. La pureté—linguistique ou autre—n'est qu'un mirage. Les traîtres et menteurs sont partout; la Flandre est entourée d'envahisseurs potentiels. Comme dans le cas du Québec, dont la Flandre partage les obsessions, l'histoire et la géographie n'ont pas toujours été leurs alliés naturels, et les deux souffrent d'un complexe de séquestration. L'option indépendantiste est une carte jouée par certains membres des deux peuples, mais serait-ce vraiment la clef qui ouvrira la porte du monde?

Le roman de Hugo Claus donne peut-être une réponse à cette question. L'extrême liberté artistique dont il use dans *Le Chagrin des Belges* lui donne des issues nouvelles. Il se peut qu'une vie économique et culturelle vibrante constitue un contrepoids suffisant à ceux qui exigent une indépendance politique qui fermerait autant de portes qu'elle n'en ouvrirait.

## NOTE

<sup>1</sup> J.-P. Sartre. *Critiques littéraires*, (Situations I) Paris, Gallimard, "Idées", 1975, p. 86.

J. Bernlef: *Out of Mind*. Translated by Adrienne Dixon. London: Faber and Faber, 1988.

Monique Dull  
University of Toronto

"The new philosophy calls all in doubt."  
- John Donne

J. Bernlef's time has come. Not for an immortal state or for judgement, but a time for this varied and prolific Dutch writer to be recognized as a serious voice abroad as well as in the Netherlands.

What does the literary community call "serious"? In Toronto a foreign writer displays seriousness by getting and accepting an invitation to read at the Harbourfront Festival. Bernlef is doubly serious: he has read there twice, once from his poetry (1986) and once sounding out his prose (1988). This in turn reflects his growing audience at home. He read at the 1981 Rotterdam Poetry International Festival where he met Greg Gatenby, the Harbourfront Reading Series' director. Bernlef read at Rotterdam as one of the Netherlands' foremost writers with a string of editorships and publications trailing behind him from 1959 on; then the dual literary and public success of his 1984 novel *Hersenschimmen* (*Out of Mind*) marked his critical arrival.

Bernlef's road has been literarily straight but not swift in getting him recognition. At the age of twenty-one he waited in Sweden, isolated with his own language, and discovered the difference formal tampering made to his writing. 1959 bought him the Reina Prinsen Geerligsprijs for his short story and poetic products. He returned home and founded and edited *Barbarber*, a literary journal which continued in its adventurous style through the 1960's. Bernlef's list of short story collections, poetry, essays, drama and novels runs long, far and wide.

His list of national awards is as impressive in quality, if not exactly concurrent with the whole of Bernlef's writing career. Once Bernlef received the Geerligsprijs he faced a long period of production unrewarded by much of the critical recognition so necessary to a young writer. Substantial awards came only after several periods of Bernlef's self-styled "cyclical"